

Les participants aux cérémonies qui marquent l'anniversaire de la fin des principales guerres du XX^{ème} siècle vont se recueillir à ces dates à la mémoire des millions de victimes de ces combats fratricides. Ils étendent leur hommage à tous les morts, nationaux, alliés et adversaires du moment devenus amis (c'était bien la peine de s'entretuer). Les temps sont heureusement révolus où les commémorations des deux guerres mondiales donnaient l'occasion aux "patriotards" de célébrer la victoire d'une nation sur une autre.

Tous les Français sont concernés par ces manifestations, aussi bien les indigènes (ou autochtones), originaires des différentes contrées françaises : Sologne, Beauce, Berry pour la Région Centre, que les allogènes venus de pays étrangers (Les indigènes sont les habitants des pays où ils sont nés. Les allogènes sont des étrangers devenus habitants de ces mêmes pays, qui en ont acquis ou non la nationalité).

Parmi ces derniers, beaucoup sont issus de peuples qui furent colonisés par la France, dont les plus courageux luttèrent pour se libérer du colonisateur, à l'exemple des résistants français contre l'occupant allemand. Après l'indépendance ils restèrent au pays pour le mettre en valeur (avec des résultats souvent peu évidents). D'autres, pour des raisons diverses, choisirent de s'expatrier dans des régions plus riches, dont l'ancienne nation colonisatrice. Leurs descendants sont aujourd'hui appelés Français issus de l'immigration. Leur choix implique l'intégration au pays d'accueil. Pour bénéficier des mêmes droits que les autochtones, ils doivent accepter les mêmes devoirs et obéir aux mêmes lois.

Devant les monuments aux morts, ils ont d'autant plus leur place que beaucoup de leurs ancêtres laissèrent leur vie sur les champs de bataille, au service de la France.

LES TEMOIGNAGES DANS L'ENSEIGNEMENT

Les octogénaires et nonagénaires d'aujourd'hui ont acquis leur savoir à la fois sur les bancs de l'école, au fil de leurs lectures et par les témoignages de leurs anciens. Au début du XX^{ème} siècle, les enfants des campagnes buvaient les paroles de vieux sages, tel maître Régnard de Valaire qui nous disait : « mes petits, notre terre est belle et bonne. C'est elle qui nourrit les hommes depuis des millénaires. Nous devons la respecter et l'entretenir avec amour. Nous devons continuer à l'engraisser avec du bon fumier, des matières organiques, des engrais verts. Mais prenez garde, si nous l'empoisonnons par des produits chimiques, elle deviendra progressivement stérile. Nous aurons plus la poule aux œufs d'or. » Depuis les années 80, ce thème est l'un de ceux de nos écologistes, repris de plus en plus par divers hommes politiques, mais jamais suivi d'effets. Dans le monde ouvrier, des anciens, eux aussi amoureux de leur métier, disaient à leurs jeunes, ainsi que le rappelle fréquemment Raymond Casas : « La main est le prolongement du cerveau. Le véritable travail manuel ne devrait pas être celui des robots, mais d'êtres pensants qui réalisent, comme des artisans d'antan, ce qu'ils ont conçu dans leurs têtes ».

Les élèves de la communale d'avant la Seconde Guerre Mondiale se souviennent de leurs vieux maîtres d'école, ces « hussards noirs de la République » qui leur enseignaient les valeurs morales, l'esprit civique, le respect d'autrui, l'amour des plus déshérités, etc. Ils furent aussi profondément marqués par les récits d'anciens combattants des guerres de 1870 et 1914, qui leur en décrivaient les horreurs et leur déclaraient avec ferveur : plus jamais ça ! »

Les enfants d'alors sont devenus des « vieux ». Quelques-uns ont créé le Musée de la Résistance afin de laisser leurs témoignages aux jeunes visiteurs et les prévenir de ne pas tomber dans les mêmes pièges qu'eux, sinon ils connaîtraient les mêmes drames.

Un certain nombre de professeurs, en majorité de l'enseignement privé, comprennent cette mise en garde, profitent de ce que nous ne sommes pas encore tous disparus et nous conduisent régulièrement leurs élèves pour les faire bénéficier de nos récits, commentaires, réflexions et conseils.

Contrairement à cette clairvoyance, les élèves maîtres de l'UFM qui ont pourtant vocation de préparer à la vie la jeunesse du XXI^{ème} siècle, négligent cette part de formation que nous leur offrons. Le reproche en a été fait à leurs directeurs successifs, dont certains de familles de résistants. La réponse est invariablement la même : « il appartient aux professeurs d'histoire de juger si leurs programmes sont compatibles avec la visite de votre musée ». Qu'est donc devenue l'autorité ? Du temps du CS 10, les colonels envoyaient systématiquement chaque contingent passer deux heures dans notre lieu de mémoire, sous la conduite d'un officier. Les futurs « professeurs des écoles », et surtout leurs enseignants, semblent considérer que sur cinq années d'études après le BAC, les trois heures qu'ils pourraient consacrer à venir écouter leurs anciens seraient une perte de temps dommageable à l'obtention de leurs sacro-saints diplômes... Qu'en penseraient les bons instituteurs de notre enfance ?

ADIEU SERGE

Notre camarade Serge HUBERT vient de nous quitter des suites d'une cruelle maladie. Ses obsèques ont eu lieu le 4 janvier au cimetière de Thésée, en présence de nombreux amis.

Né en 1929, il n'était âgé que de 12 à 15 ans pendant l'occupation et pourtant son rôle dans la Résistance fut digne d'éloges. Les Allemands ne se méfiant pas d'un enfant, il circulait au plus près des patrouilles pour en connaître les itinéraires et les horaires, qu'il communiquait aux passeurs dont son père et Anaclel DENIS. Les talkies walkies n'existant pas encore, il correspondait d'une rive du Cher à l'autre avec son ami Géova DENIS à l'aide de morceaux d'étoffe de différentes couleurs simulant du linge qui séchait, selon un code établi entre eux permettant de savoir si la voie était libre ou non, et s'il y avait des candidats pour le passage.

Ainsi dès 1940 furent transportés des prisonniers évadés, des Juifs, des personnes recherchées par la police, fuyant la zone occupée. Le passage était effectué en barques cachées sous les frondaisons dans des anses de la rivière. Les clandestins étaient regroupés notamment rive droite du Cher chez les parents de Serge à "la maison rouge" et rive gauche chez Anaclel DENIS et les parents de Gaston et Raoul MARIDA.

En 1944, lors de la constitution du maquis de Saint-Aignan, Serge avait voulu nous rejoindre, mais il était vraiment trop jeune, nous en avions déjà deux, ses aînés d'environ une année, Marc SANVOISIN et Jean RIVON. Son rôle de guetteur au profit des passeurs était plus précieux que sa présence au maquis. En nous faisant traverser le Cher, de la zone dite libre, où nous campions, vers la zone occupée pour y effectuer des sabotages (dont deux déraillements), des embuscades, des missions diverses, nous évitions le passage sur le pont, trop risqué. Même si depuis 1942 les contrôles étaient devenus peu fréquents, il était inconcevable de passer devant le poste allemand même si nos armes étaient bien camouflées.

Depuis la fin de la guerre, Serge eut souvent l'occasion de témoigner auprès de divers journalistes dont ceux de FR3 et du britannique Paul WEBSTER, ainsi que devant des collégiens et lycéens. Il fut aussi membre actif et porte drapeau de l'ANACR de la Vallée du Cher.

En dépit de son jeune âge à l'époque, ses services furent suffisamment reconnus pour qu'il reçoive la carte du combattant et celle de combattant volontaire de la Résistance.

SALUT DE LUCIEN LAMARINE

Lucien LAMARINE (Robert), ancien responsable FTPF, nous écrit de Domont (95) où il réside :

« Salut à tous. Depuis mon accident vasculaire cérébral, je ne puis me déplacer. J'ai reçu le bulletin n°23 annonçant le grand départ de Hubert BRUCKER, ou "Sacha", notre cher radio qui fut si actif auprès de nous et a si bien accompli sa tâche sur le Loir-et-Cher et les départements voisins. Il changeait de "planque" sans arrêt, à bicyclette, avec sa chère valise-radio, un moment sur Selommes, Crucheray, Vendôme, Chouzy-sur-Cisse...

Nous avions trois voitures gonios de repérage allemand à nos trousses. Son responsable était Robert HENQUET, dit "Robert", et son adjoint Henri FUCS, alias "André".

Nous devons énormément à ces trois frères de combat : que leurs noms demeurent !

Longue vie à notre Musée de la Mémoire ! »

Lucien.

VOEUX 2008

Nous sommes heureux de vous transmettre les vœux pour cette nouvelle année 2008 de nos amis étrangers toujours fidèles à notre association.

D'Angleterre : M. et Mme Tommy THOMAS ainsi que M. et Mme Bob LARGE, les anciens de la Royal Air Force

Des USA : M. Hugh HARTER, ancien éclaireur américain.

De Norvège : Mme Dagny HYSING DAHL, veuve de notre ami Per HYSING DAHL, pilote de la Royal Air Force.

Nous nous joignons à nos amis pour vous souhaiter à notre tour nos meilleurs vœux pour cette année 2008 pleine de promesses

INDIGENES

Dans de nombreux cimetières français, on découvre les tombes de soldats africains et maghrébins, comme à Blois ceux des tirailleurs tués en défendant le pont Jacques Gabriel en juin 1940. Ces hommes avaient été enrôlés pour venir combattre, leur avait-on dit, les barbares allemands agresseurs de la mère Patrie. A ces derniers, il avait été enseigné que les barbares étaient les Français, d'autant plus barbares qu'ils avaient dans leurs rangs "des nègres à demi sauvages".

Le récent film de Rachid Bouchared, "Indigènes", entraîne le spectateur dans l'épopée romancée d'un groupe de tirailleurs algériens dont il glorifie l'héroïsme. Les survivants croyaient que leurs brillants états de services donneraient le droit à tous les Algériens d'être reconnus Français à part entière. Or, ils constatèrent qu'en dépit des promesses, à part une catégorie de privilégiés, la masse était toujours méprisée, privée de droits civiques, écartée de l'enseignement secondaire et supérieur, mal rémunérée. Par exemple, les anciens combattants percevaient une pension de retraite sept fois inférieure à celle des Français de souche européenne. Ces inégalités, amèrement ressenties par les populations sont à inscrire au registre des aspects négatifs de la colonisation, dénoncés par tous les historiens sérieux¹.

Le 8 mai 1945, pour célébrer la capitulation allemande, les Algériens furent autorisés à former des cortèges, les anciens combattants arborant leurs médailles. Ils en profitèrent pour réclamer l'égalité de tous les citoyens, quelle que soit leur origine, l'Algérie étant constituée de trois départements français. Quelques indépendantistes se mêlèrent aux défilés à Sétif et à Guelma, déployant des drapeaux algériens que des policiers cherchèrent à saisir. N'y parvenant pas, ils tirèrent sur eux. Il y eut des morts. La réaction fut brutale : 103 Français d'Algérie furent sauvagement assassinés.

La répression fut encore plus terrible. Les historiens les plus crédibles évaluent à 15.000 le nombre des tués parmi la population, sans distinction ni d'âge ni de sexe, soit plus de cent pour un².

Inutile de chercher ailleurs les causes principales de la guerre d'Algérie. Pendant dix ans, Arabes et Kabyles rongèrent leur frein, puis, les plus évolués prirent la tête d'une révolte, non plus pour devenir des Français à part entière puisque la France le leur avait refusé, mais pour accéder à l'indépendance. Qu'aurions-nous fait à leur place ? Peu à peu, la population se rangea à leurs côtés, contre la France. On connaît la suite.

Aujourd'hui, pour sécher le sang versé entre les peuples français et algérien, et établir entre eux des liens d'amitié, la France se grandirait si son gouvernement reconnaissait officiellement les aspects négatifs de la colonisation, sans évincer les aspects positifs, bien entendu. Le président de la République a fait un pas dans ce sens en annulant l'article 4 de la loi du 23 février 2005 qui prescrivait le seul enseignement du rôle positif de la colonisation dans les écoles de la République. Tout récemment, il en a fait un autre en alignant enfin les pensions de retraite des combattants survivants originaires d'outre-mer sur celles de leurs compagnons d'armes métropolitains.

Sauf à prétendre que la race blanche est supérieure aux races africaines, ne peut-on pas penser avec madame Toni Morrison, descendante d'esclaves, prix Nobel de littérature en 1993 que les peuples qui, au cours des âges, en ont dominé d'autres, ont envers ces derniers un devoir de repentance ?

P.A.T.

¹ cf. *Pour l'Honneur de l'Armée* de P.A. Thomas, L'Harmattan 2006. chap. VIII

² cf. *Les désarrois d'un Officier en Algérie* de P.A. Thomas, Le Seuil 2002, pp 36 à 40.

FUSILLES POUR L'EXEMPLE

Tel est le titre du remarquable ouvrage du général André Bach (éditions Taillandier, 2003, 617 pages). Ancien chef du Service historique de l'armée de terre, cet officier découvrit dans les archives de la Première guerre mondiale, la tragédie de près de six cents "poilus" fusillés en 1914 et 1915 pour avoir refusé de repartir à des attaques suicidaires (bien que la conduite préalable de certains ait été héroïque). Il fut si ému qu'il décida de rompre le silence officiel observé sur ce sujet depuis 85 ans par tous nos dirigeants civils et militaires. Seuls des mouvements pacifistes avaient jusqu'ici osé dénoncer ces "assassinats", ordonnés par le généralissime Joffre et entérinés par le pouvoir politique.

Dans son livre, le général Bach signale d'autres fusillés pour l'exemple au cours des âges, sous l'ancien régime, la Révolution, et depuis. Du début du 1^{er} Empire à la fin du Second, il dénombra 2400 condamnations à mort de soldats (p. 162). Les motifs invoqués par la loi du 9 août 1849 furent codifiés en 1857 : trahison, espionnage, embauchage, crimes et délits contre le devoir militaire, révolte, rébellion, insubordination, abus d'autorité, insoumission, désertion, vente et détournement d'armes et d'effets militaires (p. 160).

Les débuts de la troisième République furent encore plus sanglants. La répression du président Thiers contre les Communards, accusés d'être des "rebelles armés", se traduisit par l'exécution de 35000 parisiens (p. 167). Même Gambetta ne fit aucune grâce aux indisciplinés des armées de la Loire. Conformément aux instructions du 4 octobre 1870 du ministre de la guerre par intérim, le général commandant le 16^e corps d'armée fit fusiller cinq militaires entre le 19 et le 25 octobre 1870, après quoi il lança cet avertissement qui touche de près notre département : « *Le général commandant le 16^e corps espère que ces exemples d'inflexible sévérité, rendus nécessaires par les circonstances, feront réfléchir ceux qui seraient tentés d'oublier que le premier devoir d'un soldat est d'être soumis, discipliné, dévoué à ses chefs et à son pays en toutes occasions et surtout lorsque l'ennemi a envahi le territoire et foulé aux pieds le sol sacré de la Patrie. Cet ordre sera lu aux troupes à trois appels consécutifs. Fait à Blois le 26 octobre 1870 ;* » (p 165)

Le 1^{er} novembre à Marchenoir, il fit paraître

l'ordre du jour suivant : « *Dans sa séance du 1^{er} novembre, la cour martiale de la 1^{ère} division d'infanterie a condamné à la peine de mort les nommés :*

- *Lefrançois, maréchal des logis du 8^e régiment du train des équipages, pour menaces à main armée contre son supérieur ;*
- *Rigault, sergent major au 37^e régiment de marche d'infanterie pour vol de volailles dans une maison habitée ;*
- *Huarn, canonnier à la 19^e batterie du 3^e Régiment d'artillerie pour voies de fait et menaces envers ses supérieurs. »* (p 166)

Tous trois furent fusillés le 2 novembre à 6 heures du matin.

Une telle rigueur pouvait alors s'expliquer par l'état de guerre. Elle est aujourd'hui inconcevable, surtout après l'abolition de la peine de mort, même en cas de déchaînements de violences et de conflit armé.

P.A.T.

SINGAPOUR AU MUSEE DE LA RESISTANCE

Dimanche 4 juin 2006, de 13h30 à 16h00, une classe de 50 élèves de 17 à 18 ans d'un lycée technique de Singapour, accompagnés par leurs professeurs et interprètes, a visité le Musée de la Résistance, de la Déportation et de la Libération de Blois. Une agence touristique de Londres avait programmé cette visite dans le cadre des "Châteaux de la Loire".

Le secrétaire permanent du Musée, monsieur Laurent Quilichini, et 5 anciens résistants, Messieurs Raymond Compain, Pierre Alban Thomas, Henri Gautier, Michel Duru et Raymond Casas, ont commenté la visite, répondant aux nombreuses questions des jeunes gens. Les visiteurs, très intéressés, ont emmené à Singapour une quantité importante de documentation, prometteuse de visites touristiques futures.

Détail typique, les élèves ont demandé et redemandé des chants de résistance aux 5 vétérans bloisais, enregistrements et photographies à la clef.

Commentaire d'un professeur du groupe : « *C'est formidable, votre ville a une mémoire vivante* »

Merci à nos amis britannique de l'agence touristique.

R. CASAS

L'ECUREUIL

Comme chaque année le 17 juin, au lieu-dit "Le Grand Clou", à Souesmes, le combat de 1944 est solennellement commémoré. Cette seule bataille rangée de la région Centre¹, qui mit aux prises 150 maquisards et plusieurs centaines de soldats allemands, se solda dans nos rangs par 9 tués, 4 prisonniers qui furent exécutés, et 5 morts en déportation. Du côté allemand les pertes furent sévères mais non connues avec précision.

Au début de ce combat un fait héroïque non formellement prouvé mais plus que probable, mérite d'être rappelé. Dans la matinée du 17 juin, le capitaine Makowski qui commandait le maquis avait envoyé plusieurs hommes en reconnaissance sur les routes départementales voisines. André Sénée et Louis Bouton ne revinrent pas, capturés par les Allemands.

Ces derniers, partant de la ferme de la Bascule située entre Souesmes et Ménétréol se dirigèrent vers le Grand Clou, déployés de part et d'autre d'une allée forestière de 2km500 sur laquelle roulaient leurs camions vidés.

Plusieurs maquisards, dont Jean Maynaud en position de part et d'autre de cette allée, à l'entrée du maquis, affirment avoir vu André Sénée assis sur le capot du camion de tête. D'autres déclarent ne pas l'avoir remarqué. Quoi qu'il en soit, parmi les prisonniers, au moins l'un d'entre eux fut certainement utilisé comme guide. Aucune armée au monde, et surtout pas l'armée allemande, ne se serait privée d'une telle source de renseignement.

Or, ce n'est qu'à cinquante mètres de nos positions que les soldats de la Wehrmacht furent accueillis par le tir nourri des hommes de Makowski. Il est donc permis de dire que le guide n'a pas signalé aux attaquants les emplacements de ses camarades qu'il connaissait parfaitement.

En les dévoilant il aurait pu espérer sauver sa tête. En laissant l'adversaire subir notre feu il se savait condamné (il le fut comme son camarade Bouton). Dans son livre *"Le Maquis de Souesmes"*, Alain Rafesthain écrit : « Ce qui est absolument certain, c'est que le prisonnier [Sénée] n'a pas parlé puisque les assaillants ont été surpris, s'attendant manifestement à découvrir les résistants sur un emplacement bien plus reculé. »

De cet épisode, Claude Seignolle a tiré un ouvrage intitulé "L'Ecureuil", pour glorifier l'héroïsme d'André Sénée (son surnom lui venait de son père qui, comme lui, était agile comme le gentil petit animal solognot).

A cet hommage mérité, ses camarades survivants ajoutent le leur ainsi que leur reconnaissance car, trompant l'ennemi, il a évité que celui-ci ne prenne des dispositions qui nous auraient coûté un nombre de morts plus élevé.

P.A.T.

1 Avant les combats de la libération

POUR L'HONNEUR DE L'ARMÉE

Le 6 mars 2002, au cours de l'émission sur FR3, *Culture et Dépendances*, de Franz-Olivier Giesbert, qui suivait la projection du film *L'Ennemi intime* de Patrick Rotman, le Général Schmitt, ancien chef d'état-major des armées, insultait notre ami Pierre-Alban Thomas pour avoir rapporté publiquement les actions condamnables auxquelles il participa en Algérie.

En réponse à ces insultes, Pierre-Alban Thomas vient de publier un ouvrage, *Pour l'Honneur de l'Armée*, établissant que sa conduite fut moins répréhensible que celle de son accusateur et infiniment moins que celle de ses deux modèles, Bigeard et Trinquier.

Loin d'être un règlement de compte, cette publication pose la question cruciale, étendue à d'autres cas, de savoir si l'honneur de l'armée consiste à masquer et déguiser des actes inexécables, ou au contraire, afin de ne pas salir l'institution une seconde fois par le mensonge, à dire la Vérité, aussi pénible que ce soit.

De ces huit années de guerres néo-coloniales, P.A. Thomas a rapporté le remords (au-delà de la repentance) de l'ancien maquisard devenu chasseur de maquisards trahissant ainsi l'esprit de la Résistance.

Pour l'Honneur de l'Armée, publié aux éditions de L'Harmattan, est disponible au Musée de la Résistance ainsi qu'en librairies au prix de 12,50€.



LA CITROËN TRACTION AVANT

Autour des années 1940, les « tractions avant » étaient les voitures de série les plus rapides en Europe, ainsi toutes les formations de la Gestapo en France s'en sont-elles équipées, fixant leur choix sur celles de couleur noire.

De leur côté les maquisards cherchèrent à s'en procurer. Un jour de juillet 1944, deux sous-officiers allemands commirent l'imprudence de s'arrêter, pour se détendre, au café du pont à Saint-Romain, laissant leur « traction avant » sur la place de l'église. De passage dans le village, François Marteau (où sa femme habitait), Yves Galliot et PAT eurent tôt fait de s'emparer de l'automobile et de ses occupants et de regagner le maquis triomphalement avec leur butin.

Le 10 août, en forêt de Brouard, le groupe d'intervention du maquis de Saint-Aignan est alerté par Jean Rivon du passage prochain d'un train de prisonniers français et alliés sur la voie ferrée de Tours à Vierzon. Nous prévenons notre chef de bataillon Camille Boiziau au maquis de Valençay. À Noyers-sur-Cher, Marcel Rivon regroupe tous les résistants armés disponibles et réquisitionne le gros camion Panhard à gazogène de l'entreprise Bigot, négociant en vins. Pendant ce temps, François Marteau, Robert Chevy et PAT enfourchent leurs bicyclettes et font vers Châtillon où ils retrouvent Robert Sinson. Ce garagiste avait camouflé sa belle traction avant noire, la réservant pour de grandes occasions. Il prend le volant et nous partons tous quatre en direction de la forêt de Gros-Bois pour y bloquer le train. Une garde-barrière nous informe qu'il vient de passer. Nous nous lançons à sa poursuite vers Selles-sur-Cher. Parvenus au Pont-de-Sauldre, nous découvrons, au sommet de la côte, à moins de quatre cents mètres, une trentaine de soldats allemands. « Vas-y, fonce ! » crie François au conducteur qui appuie sur le champignon. Cette détermination nous sauva la vie car les Allemands, habitués de voir leurs amis de la Gestapo circuler en traction avant noire ne supposèrent pas qu'ils étaient en présence de « terroristes », aussi nous regardèrent-ils passer tranquillement. Continuant notre chemin, nous traversons le Bourgeau et allons faire sauter la voie de gauche quelques kilomètres plus loin. Hélas le train fut détourné sur la voie de droite et fila en direction de Vierzon.

Heureusement que nous avons commis cette erreur ! Si nous avions coupé les deux voies, le train aurait été immobilisé, le groupe d'Allemands serait resté sur la route et aurait intercepté le gros Panhard qui nous suivait, découvrant sous la bâche nos trente camarades armés... On peut imaginer la suite....

Quelques jours plus tard, à l'aube du 21 août, notre belle traction, récupérée à Saint-Romain dans laquelle nous étions neuf à nous être entassés, se heurta à un groupe de soldats allemands dans le bourg d'Orbigny. François Marteau et Hubert Lascas furent tués sur le coup, Jean Caritez et Le Bras grièvement blessés et notre voiture emportée par l'ennemi.

Ainsi, pendant l'occupation, des tractions avant Citroën noires s'opposèrent, celles de la Gestapo, au service de l'oppression, et celles des maquisards, porteuses d'espérance.

Pierre-Alban THOMAS

Résumé de « Combat intérieur » de Pierre-Alban Thomas
éditions Isis – 1998 – pages 50-51, 56-57, 58-59, 62-63

COMMISSION DE LECTURE

Le vendredi 20 juin 2008 s'est tenue au Musée de la Résistance notre première réunion de lecture avec la participation de : Michel Duru, Henri Gautier, Raymond Casas, William De Talancé et Denis Gachet.



Travail attentif les corrections furent apportées comme le montre ce cliché.